

AU CAMP DE

Soltan



Jean ECLUSELLE

Au camp de Soltau

Jean Lecluselle



La Semeuse, Bruxelles, 1919

Exporté de Wikisource le 28/11/2016

TABLE DES MATIÈRES

Au Lecteur

Soltau

- I. La retraite
- II. Les étapes du calvaire
- III. L'accueil
- IV. Les ilotes
- V. Le travail
- VI. La nourriture
- VII. La visite des malades
- VIII. Les brutes en délire
- IX. Comparaison

Quelques épisodes de notre vie en exil

Le réveillon de l'exilé

Loin de la patrie — La mort d'un brave

Première étape vers la liberté

Renouveau

Au Lecteur.

Ami, ne recherche pas dans ce livre, ces fleurs de rhétorique qui provoquent chez le lecteur une émotion due, plutôt à l'art de l'auteur qu'au sujet lui-même car tu n'y trouveras que la transcription fidèle des incidents pénibles que j'ai vu se dérouler sous mes yeux durant mes longs et lamentables mois d'exil.

Les épisodes de notre captivité, furent notés au jour le jour ; ils constituent une espèce d'histoire vécue dont les phrases brèves me font retrouver, en les relisant, le frisson des minutes douloureuses passées au milieu des barbares.

J'ai souvent pensé que, si dans chaque camp de prisonniers en Allemagne, un homme s'était trouvé pour noter et publier ce qu'il a observé, tous ces fragments auraient permis de reconstituer, dans toute son horreur, la vision exacte de ce qu'ont souffert les prisonniers dans les camps allemands.

Rentrés dans nos foyers, il nous semble que ces tristes moments s'estompent et tendent à disparaître. C'est ce qu'il ne faut pas et c'est pourquoi ces pages dépourvues d'un intérêt littéraire mais marquées au coin de la plus scrupuleuse exactitude ont été écrites.

Elles l'ont été surtout d'abord pour ceux qui ont souffert de la barbarie teutonne et ensuite pour la jeunesse qui y puisera

certainement quelques leçons de volonté et de virilité afin que dans tous les cœurs belges ou français reste gravée cette courte devise que je résume en deux mots :

Oublier.... jamais !

L'AUTEUR.

SOLTAU.

I

La retraite.

Le dimanche vingt-trois août 1914, vers six heures du soir, après avoir subi le bombardement des Prussiens pendant plus de huit heures du soir, après avoir subi le bombarde [...] apprenions que la retraite des troupes de Namur était ordonnée et avait commencé dès le matin. Plusieurs compagnies furent oubliées par l'État-Major, nous étions sans doute du nombre car les troupes qui nous environnaient étaient parties depuis plusieurs heures.

L'adjudant Lambert rassembla ses hommes dans la cour de la ferme de Morivaux où nous étions cantonnés, leur fit une courte allocution patriotique afin d'éviter le découragement et l'on se mit en route pour rejoindre le gros du régiment sur la rive droite de la Sambre.

Les schrapnells pleuvaient sur la plaine de Belgrade que nous traversâmes sans accidents et vers 7 h. 30, nous retrouvions une grande partie du régiment à la sortie de Flawinne, vers Malonne. Notre brave et courageux commandant de compagnie, le capitaine Scheid était resté avec

l'arrière garde afin de sauver les vivres et les munitions, et détruire ce que l'on ne pouvait emporter.

Quel spectacle lamentable, tout le long de la route que nous venions de parcourir, cela sent la désorganisation et la déroute : des canons abandonnés, des armes, des munitions, des vivres, des effets, le tout semé sur le parcours que nous venions d'effectuer ; ajoutez à cela l'attitude morne, triste des habitants qui nous regardaient défilier.

On nous annonce avant de nous remettre en marche que nous allons vers St-Gérard rejoindre les Français et former avec nos amis alliés l'armée de Sambre et Meuse !

Cela ranime le courage des hommes et les hauteurs de Malonne sont escaladées à bonne allure aux accents d'une vibrante « Marseillaise » chantée à pleins poumons. Quelques paroles de ce chant mâle et énergique avaient suffi pour nous mettre du « cœur au ventre », nous rendre confiance et imprimer sur nos figures un air héroïque. Mais hélas, il fallut bientôt déchanter, la colonne sans flanc-garde, non protégée, sans guide, devait, véritable fleuve humain, balloter entre les lignes allemandes, errer toute la nuit, aller de l'avant, revenir sur ses pas, prenant parfois pour guides quelques rares paysans fuyant l'envahisseur, emportant quelques maigres bagages, pour finir par marquer le pas plusieurs heures dans un défilé avant d'arriver à Bioulx.

Quelle nuit longue, lugubre et fatigante, sans boire, sans manger, sans repos, éclairés seulement par les incendies allumés tout autour de nous ; les quelques officiers qui nous conduisaient paraissaient anxieux.